

Une errance interminable

Voyages et marginalité d'un auteur équatorien et de son personnage

ANNE-CLAUDINE MOREL
(*Université de Nice Sophia Antipolis*)

Résumé

La thématique du voyage est omniprésente dans l'œuvre du romancier équatorien Javier Vásconez, dès la parution de son premier roman au titre évocateur, *El viajero de Praga* (1996). Tout comme son personnage récurrent, le docteur Kronz, l'écrivain voyage incessamment d'un continent à l'autre. Plus qu'une errance sans but, il s'agit pour lui d'une quête d'identité à la fois littéraire et ontologique. De même, ses personnages parviennent toujours à se fixer en Équateur, même si leur périple témoigne d'une recherche de sens à donner à leur vie. Nous analyserons dans cet article les notions de voyage et d'errance, essentielles à la survie du texte littéraire dans le cas particulier de cet auteur qui s'évertue à se démarquer d'une littérature dite nationale, trop exiguë.

Mots-clés : Javier Vásconez, voyages, personnages, errance, écriture, littérature nationale.

Abstract

The theme of travel is omnipresent in the work of the Ecuadorian novelist Javier Vásconez, from the time of the publication of his first novel, *El viajero de Praga* (1996). Like his recurring character, Dr. Kronz, the writer travels from one continent to another. More than an aimless wandering, it is for him a quest for both literary and ontological identity. Likewise, his characters always manage to settle down in Ecuador, even if their journey shows a search for meaning to give their lives. In this article, we will analyse the notions of travel and wandering, essential to the survival of the literary text in the particular case of this author who strives to distinguish himself from what is known as national literature, which is too small.

Keywords : Javier Vásconez, travels, characters, wandering, writing, national literature.

La thématique de ce colloque s'adapte particulièrement bien à l'analyse de la pratique et de la production littéraires du romancier Javier Vásconez. Celui-ci refuse en effet catégoriquement d'être défini comme un auteur équatorien, bien que ce soit sa véritable nationalité. Il est à ce titre un véritable « nomade de l'écriture ». Il a beaucoup voyagé et écrit, en Espagne et en France notamment, avant de se fixer dans son pays natal dont il cherche sans cesse à s'évader par l'écriture. Par ailleurs, l'analyse thématique de ses romans montre que le voyage, souvent sans but défini et donc comparable à une errance, est au centre d'une stratégie d'écriture que Javier Vásconez déploie

pour deux raisons essentielles : devenir visible et renverser une tradition littéraire « nationale » ancrée dans le réalisme. Car il considère d'une part, et à juste titre, que son pays, et la littérature qui y est produite, sont ignorés du reste du monde. D'autre part, il prône un retour à l'imagination et à l'imaginaire, bannis de la littérature équatorienne depuis le succès du réalisme social et de l'indigénisme des années 1940 à 1960. Le déplacement constant des personnages, mais aussi de l'écrivain lui-même, est donc à envisager comme un moyen nécessaire pour mettre en relation une littérature confidentielle et produite dans un territoire exigu avec une littérature universelle associée à des espaces plus vastes. Javier Vásconez ne rêve pas seulement de reconnaissance et de renommée, il souhaite surtout nourrir ses textes (et rappelons que c'est l'un des sens premiers du terme « nomadisme ») à des sources extérieures qui permettront de reconfigurer une représentation figée de l'Équateur. Le pari est donc doublement ambitieux car l'écrivain prétend d'une part pulvériser l'image d'une littérature nationale appauvrie par une tradition dépassée, et d'autre part il contribue à bouleverser la géographie nationale, par l'imaginaire. L'errance, qui suppose le détachement d'habitudes de vie et de pensées et, en l'espèce, d'écriture, devient donc un mode de fonctionnement indispensable pour accéder à une reconnaissance universelle et, plus paradoxalement, à une meilleure visibilité « du » et « dans » le champ littéraire dans lequel s'inscrit l'écrivain.

I. L'exil interminable ou la nécessité du déplacement

Avant d'analyser plus avant des romans et des personnages choisis pour illustrer le thème de l'errance chère à Javier Vásconez, il faut nous attarder sur la nécessaire condition nomade de l'écrivain. En effet, publier en Équateur revient à ne pas être lu ni connu, et ce, pour de multiples raisons liées notamment à un système éditorial déficient, à la pauvreté d'une critique littéraire souvent partielle et à un lectorat réduit¹. C'est pourquoi le dernier roman publié² par Javier Vásconez a, par exemple, été confié aux soins d'une maison d'édition espagnole, Pre-textos, en septembre 2016. Depuis, l'écrivain a depuis, sillonné l'Espagne pour la promotion de son texte avant même d'en faire la publicité en Équateur. Il a multiplié les rencontres et les discussions littéraires, qu'il

¹ Voir l'article d'Anne-Claudine MOREL, « La critique et le système éditorial en Équateur : des obstacles pour les écrivains nationaux », colloque international *Histoires de la littérature et fragments de littératures oubliées : mondes américains en interaction*, Université Bordeaux Montaigne, 6 et 7 avril 2017 [sous presse].

² Javier VÁSCONEZ, *Hoteles del silencio*, Barcelona, Pre-textos, 2016.

suscite souvent lui-même, comme en témoignent par exemple ses multiples déplacements durant l'été 2017 à Salinas, Guayaquil et dans de nombreuses autres villes de la province équatorienne. À Quito, il a réalisé de très nombreux entretiens depuis la parution de son dernier roman : le 5 juillet, par exemple, sur les ondes de la radio de la FLASCO³ (Faculté de Sciences Sociales), le 3 juin sur un stand de la Foire du livre organisée par la Pontificia Universidad Católica del Ecuador, sans oublier les interventions permanentes dans les quotidiens nationaux *La Hora*, *El Comercio*, *El Telégrafo*, *El Universo* et dans d'autres revues plus ou moins spécialisées. Cette énumération de moyens qui lui permettent d'être visible, relayée largement sur la page Facebook de l'écrivain, souligne son activité médiatique frénétique et indispensable pour assurer la survie de sa production littéraire. Elle est doublée d'une activité éditoriale quasi permanente si l'on recense les innombrables rééditions de ses nouvelles et romans dans des éditions nationales, latino-américaines et espagnoles, sous format papier et numérique. Ainsi, la sixième édition de son premier roman, *El viajero de Praga* (1996), vient de paraître en décembre 2017, de nouveau aux bons soins des éditions catalanes Pre-textos. Cette activité incessante d'éditeur, de publicitaire et de commentateur est indissociable de l'activité d'écriture car elle est indispensable à la survie même de l'écrivain. Celui-ci est en effet le seul écrivain de métier à part entière dans son pays et sa plume lui permet de vivre au sens économique du terme. Toutefois, le déplacement fréquent de l'écrivain d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, et plus spécifiquement d'un continent à l'autre, n'est pas à assimiler à une errance, puisque le voyage est ici planifié, mais avant tout à une quête de publicité qui doit assurer la survie matérielle de l'auteur et ensuite à une tentative bien légitime de diffusion d'une production littéraire. Le déplacement est donc d'abord une stratégie pour combattre la confidentialité d'une œuvre écrite dans un pays « exigu »⁴.

Pourtant, Javier Vásquez, né en 1946, fait partie de ces écrivains latino-américains qui appartiennent à la première génération dite « numérique », qui représente la figure d'un nomadisme que d'aucuns qualifient de « postmoderne contemporain »⁵. Pour le démontrer, nous nous appuyons sur les conclusions de Gustavo Guerrero qui analyse, dans un article récent, les relations entre le « nomadisme, la littérature et la globalisation » :

³ La FLASCO est une organisation intergouvernementale régionale et autonome de référence dans le domaine des sciences humaines et sociales en Amérique latine.

⁴ « L' exiguïté » est une notion empruntée au chercheur canadien François PARE. Il la définit et l'analyse dans son ouvrage *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, 1992, 175 p.

⁵ Gustavo GUERRERO, « Nomadismo, literatura y globalización: las trayectorias paralelas de Roberto Bolaño y Rodrigo Rey Rosa », *Pasavento, revista de estudios hispánicos*, vol. 2, n° 2, 2014, p. 375-383.

Internacionalizarse significa, para estos nuevos nómadas globales, gestionar críticamente sus identidades híbridas desde una perspectiva postnacional –“muchas pueden ser las patrias de un escritor”, dijo Bolaño (2004: 36) en el discurso de Caracas– y, al mismo tiempo, dibujar, con sus desplazamientos, mapas distintos del mundo contemporáneo que ya no obedecen a las lógicas tradicionales que regían las relaciones Norte-Sur, Centros-Periferias u Oriente-Occidente. Es más, al redefinir sus identidades a través de la construcción de una figura distinta del escritor, ambos abren sus culturas a la posibilidad de redefinirse de un modo inédito y las hacen participar en una problemática global, pero desde unos contextos históricos claramente locales y con un acento muy personal.⁶

Il est justement question de reconfiguration géographique dans l'œuvre de Javier Vásconez, et c'est l'objet de notre seconde partie.

La vie vagabonde et hasardeuse, la mobilité au cœur de l'œuvre, l'errance forcée du livre et du créateur en quête d'éditeur, impliquent un nomadisme qu'il faut interpréter comme le renoncement au nationalisme littéraire et qui souligne « l'internationalisation littéraire, post-nationale et post-coloniale »⁷. Le romancier équatorien s'inscrit largement dans cette volonté de reconfiguration à la fois géographique, culturelle et identitaire de sa nation.

II. Une thématique et des personnages au service d'une reconfiguration géographique, culturelle et identitaire

Le thème de l'errance est en effet incontournable dans les romans et les nouvelles de Javier Vásconez, et ce pour des raisons autres que matérielles ou économiques. Il est à mon sens indissociable de la quête de renommée qui doit assurer non seulement la survie économique de l'auteur mais également son inscription dans un parcours littéraire qu'il veut lui-même différencier de ce qu'il est convenu d'appeler « la littérature nationale ». En témoignent par exemple le titre de son premier roman, *El viajero de Praga* (1996), ainsi que le titre du premier ouvrage critique consacré à son œuvre, *L'exil interminable*⁸. Dans son premier roman, publié en 1996, le personnage principal est un médecin tchèque dont le parcours illustre un déracinement permanent. Plus qu'un tranquille voyageur, le docteur Joseph Kronz est tout à la fois un exilé, un réfugié politique⁹, un inquiet au sens étymologique du terme, qui ne trouve de repos nulle part. Il fuit Prague, transite par Barcelone au gré d'un congrès médical et échoue finalement en Équateur, par hasard et peut-être intrigué aussi par la manière dont un confrère équatorien évoque le « pays de ligne imaginaire » :

⁶ *Ibid.*, p. 382.

⁷ *Id.*

⁸ VARIOS, *El exilio interminable, Vásconez ante la crítica*, Quito, Paradiso Editores, 2002.

⁹ La seule date mentionnée dans le roman est celle 1968, année de l'arrivée de Kronz en Équateur (p. 76). Elle correspond historiquement aux événements du Printemps de Prague en Tchécoslovaquie.

De todos los lugares, ¿por qué había elegido éste precisamente? Es posible que Kronz hubiera venido al país más apartado del mundo, incluso al más olvidado, creyendo que aquí iba a realizar una labor extraordinaria. ¿O quizá fue un acto suicida, el haber hecho el viaje hasta aquí, pues a lo mejor venía huyendo de algo. [...] Tal vez había puesto el dedo sobre un mapa idealizado, cuando el azar quiso que se juntara con el doctor Cuesta en Barcelona. “¿Por qué no?”, se preguntó. Es justo lo que andaba buscando, una línea imaginaria.¹⁰

Dans *El viajero de Praga*, le voyage est envisagé comme une métaphore aux multiples contours. À l'instar du titre de l'ouvrage critique équatorien consacré à l'œuvre de Javier Vásconez, *L'exil interminable*¹¹, nous considérons le parcours du personnage principal comme un déracinement permanent. La marginalité et l'errance de ce personnage sont le pendant d'un sentiment d'exclusion ressenti par l'écrivain lui-même, comme le révèle son ami Javier Ponce : « Desde entonces, había en él un desacuerdo que le conducía a la literatura, una exclusión en la cual refugiarse. “Si no fuera escritor, tal vez hubiese acabado como asesino”, me dijo en alguna ocasión »¹².

Afin de mieux cerner le jeu de miroir entre l'écrivain et ses personnages, il faut revenir brièvement sur la biographie de Javier Vásconez pour comprendre son mal-être et son sentiment d'inconfort dans une société et dans un pays qui s'est modernisé fortement depuis la fin des années 60, au moment du boom économique pétrolier. Sa mère était l'un des derniers membres d'une aristocratie foncière qui n'a pas résisté à l'insertion de la nation dans un capitalisme développé par une bourgeoisie d'affaires. Le jeune écrivain a réalisé la plus grande partie de sa scolarité à l'étranger, en Angleterre et aux États-Unis, avant de consacrer sa jeune vie d'adulte à l'écriture, au cours de séjours en Europe, en Espagne et en France principalement. Le retour à Quito est lié au déclin économique de sa famille qui ne peut subvenir à ses besoins et doit vendre les biens fonciers qui assuraient autrefois sa splendeur, incarnée par la fabuleuse propriété de Capelo, au sud de la capitale. Le nomadisme de l'écrivain répond donc d'abord à une exclusion sociale, économique mais aussi existentielle, car le retour au pays est associé à un échec professionnel et personnel cuisant. L'écrivain, tout comme le personnage principal de son premier roman, doit convertir l'aller simple vers l'Equateur en réussite, sous peine de sombrer dans la mélancolie et la nostalgie improductives. Ce n'est d'ailleurs que dans « le pays de la ligne invisible » que le docteur Kronz parviendra à faire la synthèse des différentes personnalités qui le hantent. Son double Lowell, qui

¹⁰ Javier VÁSCONEZ, *El viajero de Praga*, Quito, Alfaguara Ecuador, 2010, p. 75.

¹¹ VARIOS, *El exilio interminable. Javier Vásconez ante la crítica*, op.cit.

¹² Javier PONCE, « Javier Vásconez, atado a una máquina de escribir », in : VARIOS, *El exilio interminable. Vásconez ante la crítica*, op. cit., p. 12.

surgit à plusieurs reprises au long de son périple entre l'Europe et l'Amérique, n'est autre qu'un avatar du médecin, une variante des multiples personnalités qui instruisent le déséquilibre du personnage, partagé entre le souvenir d'une enfance heureuse au pays et le souhait d'accomplir de grandes choses.

Malgré son pessimisme fondamental, sa nostalgie et les doutes qui l'assaillent en permanence, le personnage, tout comme l'écrivain, parviennent à magnifier la réalité géographique du pays « où il échoue », selon ses propres termes. Paradoxalement, le Tchèque errant devient le meilleur ambassadeur de l'Équateur. Il lui donne une réalité, le rend concret, tout en érigeant l'invisibilité qui le détermine apparemment en un élément protecteur de l'intimité qu'il partage avec sa maîtresse, Violeta. Puisque l'Équateur est invisible aux yeux du monde, confondu avec le nom de la ligne qui le traverse, il est aussi l'espace de tous les possibles, de toutes les créations et de toutes les inventions :

–¿Sabes muchas cosas de este país? –preguntó [Violeta], intrigada.

–Sí, algunas.

–Dime una.

–Puedo probar que existe, a pesar de su nombre abstracto –respondió riendo el doctor.

–Suena como si fuera un país invisible –dijo ella mirándole de reojo.

–Quizás lo sea, y nadie sabe que tú y yo estamos aquí –replicó.¹³

L'opinion du médecin rejoint ici celle de l'écrivain qui prétend donner à la littérature qu'il produit une visibilité aux yeux du monde. L'ultime réplique peut s'entendre comme une affirmation du principe de la fiction, qui n'a pas de lieu réel dans lequel s'ancrer, mais qui joue de l'absence de réalité que le nom du pays favorise.

Le déplacement du docteur Kronz est également l'occasion d'une mise à jour du principe d'écriture. En effet, des narrateurs anonymes s'emploient à tisser une fiction autour du personnage principal et ils sont mis en miroir avec le narrateur principal. C'est le cas du patron de l'hôtel qui commente l'arrivée de Kronz à Quito :

Durante los próximos cinco días no lo volvieron a ver por el hotel. “El gringo de la gabardina no pierde su tiempo”, había proclamado el encargado en tono burlón. “ Su nombre es una sopa de letras” aseguraba Proaño, sin dar indicios de pronunciarlo bien. Pero cuando un día lo vieron tomando en una cantina de Santo Domingo, no pudieron superar el afán de inventar una historia: así tenían un tema de conversación, un motivo para mostrarse crueles, ingeniosos, falsamente activos en las tardes sin lluvia de la ciudad.¹⁴

¹³ *Ibid.*, p. 293-294.

¹⁴ *Ibid.*, p. 79.

La multiplication des fictions autour d'un même personnage, celui du docteur Kronz, montre que l'étranger constitue un terreau fertile pour l'agencement d'un récit. Le médecin tchèque devient donc le motif principal d'une trame inventée, qui se tisse au gré des rencontres. La figure du voyageur permet précisément d'illustrer la paratopie spatiale évoquée par Dominique Maingueneau. Tout comme les bohémiens ou les solitaires¹⁵ évoqués par ce dernier, le voyageur et l'exilé n'appartiennent à aucun lieu, ils sont en marge de la société, car ils sont de passage : « La paratopie spatiale est celle de tous les exils : mon lieu n'est pas mon lieu, où que je sois je ne suis jamais à ma place. Ces deux figures majeures sont celles du nomade et du parasite qui échangent constamment leurs pouvoirs »¹⁶.

Le docteur Kronz n'a pas d'attaches, pas de papiers susceptibles de confirmer son identité ou sa provenance. Il semble en marge de tout lieu et de toute époque, victime d'une erreur de parcours, à l'instar de Lowell, qui paraît déplacé dans l'hôpital, tout en donnant l'impression qu'il y a toujours vécu. Ce paradoxe donne tout son sens à l'expression utilisée par Kronz lui-même : le voyage immobile.

Lowell et Kronz sont des personnages de fiction qui voyagent d'une littérature à l'autre, d'une époque à une autre, d'un lieu à un autre. Ils incarnent un nomadisme qui sied à l'écrivain, car celui-ci a également fait l'expérience du voyage qui prive des repères habituels. C'est cette fonction du voyage qui nous intéresse ici. La justification d'une provenance et d'un but précis semble indispensable pour se libérer de la sensation d'étrangeté. Lowell n'y parvient pas, car il donne à ceux qui l'observent l'impression d'être en marge d'un temps et d'un lieu définis : « Al verlo uno piensa que se ha equivocado de época, de hospital, de mundo »¹⁷ L'absence de communication et l'imprécision identitaire confinent les personnages dans un exil intérieur qui complète la sensation de déracinement perpétuel. Le docteur Kronz reprend à son compte l'image du voyageur apatride et étranger au monde qui l'entoure dans une réflexion qui résume son existence à la dérive : « Su vida oscilaba entre las horas pasadas en la pajarería y las veladas domingueras con doña Encarna, dos puertos sin asidero posible »¹⁸. Puisqu'il a conscience d'être en marge du temps et de la vie, il était logique qu'il échoue dans un pays « en marge » : l'Équateur.

Outre le docteur Joseph Kronz, dont le nom est un écho évident du Joseph K du *Procès* de

¹⁵ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire*, Paris, Armand Colin, 20004, p. 77.

¹⁶ *Ibid.*, p. 87.

¹⁷ Javier VÁSCONEZ, *El viajero de Praga*, *op. cit.*, p. 237.

¹⁸ *Ibid.*, p. 116.

Kafka, un autre personnage récurrent dans les nouvelles de Váscenez nous intéresse pour illustrer cette identité hybride de l'écrivain évoquée par Gustavo Guerrero ci-dessus. Il s'agit d'un dénommé J. Váscenez qui intervient à plusieurs reprises dans les nouvelles « Café Concert » et « Un extraño en el puerto ». Ce personnage, journaliste et écrivain, énonce une phrase clé de toute la construction littéraire du romancier éponyme, car cette sentence signe la rupture avec le réalisme qui prédominait jusqu'alors dans la littérature équatorienne :

J. Váscenez, un hombre imposible y con pretensiones de convertirse en el nuevo cronista de la villa, había escrito en el diario esa mañana : “A estos altos puertos de la nada, los Andes, a la insondable cordillera jamás llegará el mar. No, nunca veremos entrar un barco en las dársenas del puerto a menos que empecemos a soñarlo...”¹⁹.

Et effectivement, le personnage principal de la nouvelle, Felix Gutiérrez, parvient à bouleverser la géographie nationale par une astuce née de son imagination fertile : pour satisfaire le souhait d'une chanteuse de cabaret bolivienne qui rêve d'horizons maritimes alors qu'elle vit en plein Quito, il la photographie devant un tableau représentant l'océan. Cette résolution de fortune d'un problème qui est d'abord d'ordre géographique permet de réaliser le vœu de la chanteuse mais aussi la prophétie du personnage-écrivain J. Váscenez : l'imaginaire devient la clé de voûte d'une élaboration artistique qui pulvérise des lois de la géo-physique et qui remet en question, par la même occasion, les codes d'une littérature dite « nationale » ancrée dans le réalisme.

Ce même personnage-écrivain, avatar évident de l'auteur, intervient à nouveau dans la nouvelle « Un extraño en el puerto » dont le titre préfigure déjà le bouleversement géographique de la patrie. Le personnage principal, entre vapeurs éthyliques et somnolence, concrétise véritablement la prophétie énoncée dans la nouvelle précédente par J. Váscenez :

Desde el estudio podía dominar la llegada del barco con bandera italiana, ingresando muy lento en la noche andina. Cada vez que me servía otro whisky, cosa que sucedía a menudo, imaginaba el rompeolas y el faro que completaban junto con las gaviotas el bosquejo minucioso del puerto.²⁰

C'est le sens de la métaphore qu'il cultive soigneusement : l'Équateur est le pays de la ligne imaginaire, ancré géographiquement dans un invisible que l'auteur s'évertue à mettre en évidence, quitte à inventer de nouveaux paysages et une géographie fantaisiste qui devient caractéristique. Ainsi, dans la nouvelle « Un extraño en el puerto », parue en 1997²¹, il fait surgir un port maritime

¹⁹ Javier VÁSCONEZ, « Café concert », *Estación de lluvia*, Madrid, Veintisiete letras, p. 182.

²⁰ Javier VÁSCONEZ, « Un extraño en el puerto », *Estación de lluvia*, op. cit., p. 204.

²¹ Javier VÁSCONEZ, « Un extraño en el puerto », *Hispanamérica*, n°78, 1997, p. 95-78 (première édition de la nouvelle).

au milieu des Andes. L'étranger, personnage principal de la nouvelle, est par définition un voyageur qui vient d'une contrée plus ou moins lointaine, et qui découvre avec un regard tantôt critique, tantôt naïf, à l'instar d'un Zadig du vingtième siècle, une ville enclavée dans un pays étouffant. Grâce à l'imagination et à l'irruption d'un bateau dans la cordillère, le personnage entrevoit enfin des possibilités d'échanges avec d'autres sociétés, d'autres personnages qui le nourrissent de leurs expériences.

Comment ne pas établir ici un lien entre le personnage et l'écrivain qui, lui aussi, a choisi de venir vivre en Équateur alors qu'il aurait pu s'établir en Europe ? Sans doute Javier Vásconez nourrissait-il l'espoir d'écrire une œuvre comparable à celle des auteurs européens ou nord-américains qu'il admire, et dont il s'inspire pour élaborer sa littérature? L'Équateur devient le pays de tous les possibles. Il est la métaphore géographique d'une page vierge, d'un destin à tracer, de personnages à inventer. Le critique Leonardo Valencia abonde dans ce sens :

Es interesante lo que hace Vásconez. Trabaja en el espacio: equipara mundos. Ni la razón europea ni el pulso vital de América son rasgos diferenciadores. Al contrario, el escepticismo se da frente a ambos mundos y los iguala. El mundo, léase el desencanto de la injusticia y la miseria humana, es uno solo. El viajero descubre que los mundos no importan a la larga y que el viaje se resume en descubrir su propio mundo, e incluso más allá: descubrir su propio lenguaje, conocerse a sí mismo.²²

La notion de doute est reprise ici par le terme « escepticismo ». Le personnage est guidé dans ses déplacements à travers le monde par une même interrogation : qui est-il et comment se comporte-t-il face à l'injustice et à la misère humaine qui règnent autant en Europe qu'en Amérique ? Le voyage est envisagé ici comme une quête de sens de la part du personnage. C'est la connaissance de lui-même (« descubrir su propio mundo ») qui donne à l'espace géographique un contenu et un sens, et non l'inverse. Le parcours de Kronz est dépourvu de sens tant qu'il n'a pas pris la décision de lutter contre le choléra et de mettre sa vie en danger. L'Équateur lui offre la possibilité de mettre fin à la confusion qui régnait dans sa vie. La mort de son double, Lowell, marque le moment d'une réconciliation de Kronz avec lui-même. Il assume enfin ses angoisses, le poids du passé et il accepte l'incertitude comme moteur de ses actes. Étranger aux pays qu'il traverse, distant de lui-même et des autres personnages qu'il côtoie, il parvient néanmoins à parfaire la connaissance qu'il a des hommes et de lui-même en érigeant le doute et le scepticisme en systèmes d'analyse de la réalité.

²² Leonardo VALENCIA, *El síndrome de Falcón*, Quito, Paradiso Editores, 2008, p.181

La littérature de Javier Vásconez s'inscrit ainsi dans la lignée des « littératures combattives », selon l'expression de Pascale Casanova qui entend saisir « les phénomènes nationalistes et littéraires en tant que productions à la fois et inséparablement nationales et internationales »²³. Et c'est bien une nouvelle définition de l'équatorianité qui émerge ici, saisie dans le mouvement incessant entre les frontières nationales et un espace non national. Je préciserai, pour avoir recueilli sa parole et lu ses textes, que cet écrivain ne milite en aucun cas pour un nationalisme littéraire et moins encore pour une internationalisation de la littérature. Il n'est pas un écrivain engagé dans ce sens, ni dans aucun autre. Il réfute l'adjectif « national » accolé à auteur, de même qu'il rejette l'idée de contribuer à une quelconque équatorianité, identité nationale ou identité culturelle. C'est donc malgré lui qu'il contribue à révéler une autre représentation de l'Équateur dont il n'est pas question de préciser ici si elle est partagée par d'autres intellectuels de la nation. L'errance constitutive de l'écrivain et de ses personnages est au cœur même d'une stratégie d'écriture qui consiste à tisser des ponts entre Quito, la ville cernée de volcans et synonyme d'enfermement intellectuel, et de grandes villes européennes ou américaines qui sont propices à l'épanouissement culturel, selon Vásconez : Barcelone, Madrid, New-York, Paris. Le nomadisme est essentiel pour l'écrivain équatorien pour contrer l'immobilisme tant culturel que littéraire et géographique qui l'accable. L'errance pendulaire des personnages et de l'auteur entre les continents américain et européen est une démarche qui permet de contrer l'invisibilité. Elle est une quête de sens, un parti pris qui n'est pas seulement littéraire mais qui participe également d'une reconstruction identitaire de l'Équatorien, de sa littérature et de sa culture.

²³ Pascale CASANOVA (éd.), *Des littératures combattives. L'internationale des nationalismes littéraires*, Éditions Raisons d'Agir, Paris, 2011, p. 12.